

# Sur la tombe de Mirbeau

Mon cher Mirbeau, la vaillante compagne de votre vie de travail, de révolte et de bataille, qui connaît votre horreur de toute éloquence officielle, a voulu que vous entendiez une dernière fois la voix qui, si souvent depuis trente mois, vint vous confirmer dans votre espérance en la victoire finale, la voix de l'ami qui communia tant de fois avec vous au temps de vos généreuses colères, et qui partagea pleinement depuis trente mois votre enthousiasme sans borne pour l'âme magnifique que ce pays a révélée au monde.

Si peu qualifié que je sois, c'est donc moi qui dois remplir le triste devoir de vous apporter le suprême adieu de tous vos amis connus et inconnus ; l'adieu suprême de ce monde des lettres, des arts, du théâtre dont vous étiez l'orgueil pour votre brutale franchise, votre fierté hautaine et votre audacieuse indépendance ; le salut plein de tendresse et de reconnaissance de ces jeunes écrivains, de ces jeunes artistes, qui savaient que vous étiez le plus cher, vous l'aîné, avec une sorte de passion paternelle, sur leurs premiers efforts, toujours prêt à signaler à l'attention publique les premières œuvres de leur talent, les premières étincelles de leur génie, et à leur ouvrir la route si âpre de la notoriété ou de la gloire.

Je vous apporte aussi, peut-être suis-je ici plus qualifié, le dernier salut de tous les révoltés, de tous les gueux, de tous les traîne-serrures, de tous les parias, de tous les opprimés, ceux de France, ceux de l'Arménie, ceux de Russie, ceux de partout, qui savaient que vos crocs puissants et votre cœur débordant de pitié étaient toujours à leur service contre les puissants, les hypocrites et les pharisiens.

Je vous adresse enfin, et ce sera le souvenir qui, je le sais, sera le plus cher à votre cœur, le salut affectueux de ceux qui se battent aux armées, des anciens compagnons de vos luttes politiques qui, avec vous,

derrière vous, essayèrent pendant 10 ans de saboter la guerre, mais qui, en août 1914, lors de la crapuleuse agression, refusèrent de saboter la patrie.

Ah ! mon cher Mirbeau, aux heures les plus noires de votre pessimisme amer, l'humanité vous paraissait bête, laide et méchante ; mais elle a dépassé tout ce que vous pouviez attendre d'elle, puisque cette guerre monstrueuse, monstrueuse d'imbécillité et de cruauté, a été possible au vingtième siècle.

Dans votre *Jardin des Supplices*, vous aviez cru imaginer le comble de la férocité humaine ; vous avez vu mieux, mon cher Mirbeau, dans la sauvage réalité : l'humanité se crucifiant elle-même, l'humanité crucifiant toute sa jeunesse, cependant qu'Isidore Lechat, pour qui toujours *les Affaires sont les Affaires*, Isidore Lechat, devenu fournisseur de l'armée, ramasse de nouveaux millions dans le sang de ses enfants et des nôtres ; cependant que planant au-dessus de la mêlée, neutres devant le crime, certains de nos anciens amis abusés, devenus « les mauvais bergers » d'un humanitarisme retardataire, versent leurs larmes bien dosées également sur les loups et les moutons, sur les bourreaux et sur les victimes.

Mais si vous avez assisté à l'horreur des horreurs, vous avez connu, Mirbeau, la plus sublime des révoltes humaines, vous avez connu la joie suprême pour un homme de ce temps, puisque vous avez vu la France entière se lever comme un seul homme, en août 1914, pour repousser la plus honteuse des agressions. Vous pouvez dormir heureux, Mirbeau, au fond de votre tombe, puisque vous avez connu l'immortelle victoire de la Marne, puisque vous avez, cloué sur votre fauteuil, participé vivant à la gloire de Verdun, et pu saluer l'aube radieuse de la paix victorieuse.

Nous avons lu ce matin avec recueillement, pieusement votre testament politique. Vous nous dites, Mirbeau, que ce que vous aviez

cherché dans un parti, vous l'avez trouvé dans le pays. Vous aviez recherché dans un parti dans notre parti d'extrême gauche — sans, hélas ! toujours la rencontrer — une âme collective, esprit d'idéal et de justice. Vous l'avez enfin trouvée dans le pays, vous avez enfin senti vibrer « l'âme magnifique » de la France. Nous avons compris, mon cher Maître, votre dernier enseignement.

Vous étiez avec nous, au temps de nos ardentes batailles politiques d'avant la guerre.

Vous resterez avec nous, vous serez dans nos esprits et dans nos cœurs, au moment du patient effort que nous allons tenter après la paix pour fonder dans l'union de tous les Français la France nouvelle que vous rêviez si belle, pour réaliser la grande œuvre de résurrection nationale.

Adieu, notre grand et bon Mirbeau !

Gustave HERVÉ.